
La Coquilⁿe

ACIDE COMPOSÉ

*Nouvelle revue
littéraire
et gratuite.*



C'est trop bon ! Enfin, je me paye le luxe de rédiger mon premier post-scriptum pour LaCoquilne ! Ca ne mange pas de pain, mais ça m'excite. Deux piges qu'on attendait ça. On disait « C'est pour bientôt », les autres se foutaient de notre gueule. Si je leur en veux ? Oui et non. D'un côté, je me dis qu'ils avaient raison, qu'on aurait pu faire plus vite, et mieux. (Mais on peut toujours faire mieux). D'un autre côté, j'ai envie de leur dire « Faites-en une, de revue, vous verrez si c'est facile. » Mais tout cela n'est pas très intéressant. Deux piges, ça paraît long comme ça, quand on attend bien au chaud son cul sur un fauteuil que le premier numéro se fasse tout seul, mais en fait ça n'était pas de trop. On a pesé les idées, on les a débattues, on s'est engueulé (souvent). Bien sûr, les idées directrices, on les avait depuis belle lurette : Gratuité, Accessibilité, Indépendance, etc. Mais comme les bonnes idées ne font pas tout, il a fallu se bouger le cul. Démarcher de possibles rédacteurs (Tâche simple a priori mais plus compliquée quand on se rend compte qu'entre le mec qui dit « Ouais, quelle bonne idée, je t'écris un truc très bientôt, tu peux compter sur moi » et celui qui va au charbon, il y a un fossé assez important), trouver des affiches, créer un site (Je sais, vous me direz « T'as vu la tronche de ton site ? D'ailleurs, c'est un blog, pas un site, eh con ! », mais si vous pensez faire mieux que nous, alors adhérez et faites nous donc un beau site bien clinquant, plutôt que de toujours critiquer), etc...

Bref, deux ans c'était pas de trop. Et ça valait le coup de poireauter un peu, non ? La voilà, notre revue. Toute belle toute jeune. Pas de pubs, pas de prix, et plein de peps. On est trois. Trois couillons qui nous lançons dans une « entreprise » (le terme n'est pas bon, mais j'ai du mal à trouver mes mots) qui ne nous rapportera pas une thune et qui risque de nous en prendre. Trois amoureux des Lettres, juste, qui voulons faire partager notre passion, nos coups de cœur, nos découvertes. C'est chouette comme délire, non ? J'ai l'air, comme ça, de me vanter. De vous annoncer que LaCoquilne est née, qu'elle se suffit à elle-même, et de me payer une revanche minable sur ceux qui doutaient de nous. Faux ! Nous autres sommes très certainement ceux qui ont le plus douté. LaCoquilne vient de naître, mais elle est fragile. Je ne sais pas combien de numéros seront publiés. Ce que je sais, c'est qu'elle est importante, non-seulement à

mes yeux puisque j'y ai foutu pas mal de moi-même - et je crois pouvoir dire au nom des autres qu'ils ressentent la même chose -, mais aussi et surtout parce qu'elle est un moyen parmi d'autres de créer un nouvel espace d'expression littéraire. On entend de toutes parts qu'il est fort regrettable que la poésie, et pas seulement la poésie d'ailleurs, ait été boudée ces dernières années par les éditeurs et par le public. On se lamente, on chiale, et pendant ce temps-là on en branle pas une. Mais c'est à tous et à toutes de se bouger le cul. Gagner un auditoire, ça se fait en se montrant, en allant à la rencontre de ceux et celles qui voudront bien nous écouter, et non en restant chez soi en attendant un miracle. Alors, oui, LaCoquilne n'est qu'un moyen parmi d'autres, et elle est fragile. Pourtant, je ne peux m'empêcher de me rejouir qu'elle existe. Ça durera le temps que ça durera, et j'aurai peut-être l'air con de m'être emballé si on ne tient pas. Je prends le risque. LaCoquilne existe, parce qu'on y a mis ce qu'on avait. C'est peut-être pas grand-chose, mais j'en suis fier. Alors, débrouillons-nous pour en faire quelque chose de bien. Amis auteurs : Envoyez-nous vos textes, qu'on puisse vous lire un peu, qu'on vous fasse lire, aussi. Amis lecteurs : Lisez LaCoquilne. Elle coûte pas un rond, elle a des choses à dire et elle a besoin de vous !

Je me demande si je n'aurais pas dû profiter de ce post- scriptum pour présenter le numéro, son thème, sa confection. Bon. Le(s) thème(s) au choix : Acide/Composé. Comment les présenter ? Moi, ils ne m'ont pas trop inspiré. C'est comme ça. C'est pas pour faire chier, non, d'autant que j'aurais aimé écrire un texte dès le numéro 1, mais c'est comme ça. La confection ? Je viens d'en parler, non ? Elle a pris deux ans. Les textes, on les a reçu petit à petit, et voilà. Pour le reste, ça ne vous intéressera pas. On ne lit pas LaCoquilne pour savoir comment on fait une revue, mais pour lire LaCoquilne. Ou alors, c'est qu'on a rien pigé, et si c'est ton cas, referme-la vite et passe ton chemin. J'ai l'air de vous engueuler, peut-être ? C'est mal me connaître. Ravi de faire votre connaissance, les gars. Et longue vie à LaCoquilne !

J.L.

L'idée de LaCoquilne est née en 2007 ou en 2006. Son nom, quant à lui, dans un bar enfumé en hiver, un de ces derniers jours, gris et bleu,

où l'on y fumait en France. C'était un moment intime. Ce type même de moment où les idées, celles qui sont structurées, structurantes ou bouillonnantes, sont et se sentent à l'abri. Dans la large coquille autoritaire qui formate et qui est source de nuisance mentale, il y a toujours des objets qui sont peut-être fragiles mais qui viennent de loin, qui sont peut-être voués à redevenir poussière à force d'érosion, mais qui viennent tout droit de la vie, qui paraissent aux uns sans intérêt, mais qui sont salvateurs aux autres, enfin, ils sont beaux et complexes, ce sont des coquillages, que les enfants, les femmes et les hommes prennent entre leurs mains et entre ce même émerveillement et cette même sympathie. Comme toute création, son nom la définit en partie et véritablement, avec des Majuscules et en deux mots solidaires : LaCoquilne, c'est une coquille dans la coquille. Dans certaines langues, gratuité et liberté partagent le même mot. Dans la langue poétique, chaque entité est unique et le mouvement qui lui insuffle le sien l'a fait tendre vers le réel par la route des vents, la route belle et universelle. Le vent se fiche encore pas mal des routes de la terre qui sont plates et qui ne mènent à rien. Il faut avancer à contre courant, c'est à dire face aux obstacles, et sans plier le genoux.

Le paysage littéraire francophone est sali. Les élites s'enferment, les masses s'en détournent, les praticiens ont oublié le passé, ne songent pas au présent et dissertent sur un ailleurs médiocre qui n'a de poétique que l'arrogance, ou même qui n'a peut-être rien de poétique. La poésie est enfant du divin, de ce qui nous dépasse de manière réelle. Aujourd'hui, l'universel est moche et le beau est privé. Des magazines publient des éditos sur papier glacé, des capitalistes mettent de l'or sur des poèmes, des mystificateurs imperméabilisent ce qu'il faut offrir car les sentiments qui nous animent doivent se nourrir et surtout trouver leur propre sens. Ainsi, LaCoquilne marche à l'envers, elle offre, elle est muse, elle est libre, elle tolère, elle dit aussi des grands et des gros mots, à commencer par ceux-ci je vous emmerde, porcs aux doigts gantés et délicats, bouffeurs de perles, elle les emmerde, et à travers elle la vie, l'émotion, les mouvements, le sens, elle hait, mais elle aime, et c'est ainsi que l'on construit sur des épaules, que l'on boit et pour relever les alcooliques il n'est pas trois ni deux roys mais une dame de pique, pour qui l'on arrose, pour qui l'on tire sur des acaules.

Sans prétention, et bien à vous, elle vous dit à la prochaine.

LES POÈMES

Acide. Rien qu'à prononcer le mot, ma langue en frémit d'excitation, comme à l'époque où j'avais fait le pari de sucer trois Têtes Brûlées à la fois. En relisant la phrase précédente, je parviens à la conclusion qu'on ne peut exprimer l'idée la plus chétive, la plus innocente, sans offrir au récepteur l'opportunité de la comprendre de manière obscène. Non, les Têtes Brûlées ne sont pas un gang de motards gays, mais une marque de bonbons acidulés, prisée par les écoliers amateurs de sensations fortes à la fin des années 90. Un passage obligé pour tous les futurs fumeurs de cannabis en herbe (soit dit en passant, même si je ne suis pas peu fier de cet excellent jeu de mots, je le signale non pas pour m'en vanter, mais juste au cas où une lecture trop évasive vous aurait fait perdre l'occasion d'égayer votre journée). Et donc, pour en revenir à cette histoire de pari débile, j'en avalai une de travers, et me retrouvai écartelé entre une sensation d'étouffement et celle d'abriter une colonie de fourmis rouges dans ma gorge.

Parce que oui, lorsque vos dents de lait éclatent gentiment les trois petites boules qui forment leur corps d'invertébré, les fourmis rouges submergent votre palais d'une vague d'acide. C'est ma première représentation personnelle d'une vie au fond tristement amer, mais avec quelques petites joies pétillantes pour relever le goût. Et c'est justement ce mariage délicat qui fait l'acidité de l'existence. Toutefois, refermons vite cette parenthèse, de peur de tomber dans l'écueil d'une pseudo-philosophie pour le moins risible, et intéressons-nous de plus près à la vision enfantine de l'acide. En ce qui me concerne, une fascination presque religieuse pour l'acide chlorhydrique faisait rage dans mon collège. « C'est un truc sans couleur, comme l'eau. Sauf que l'eau, ça te troue pas la main quand tu en verses dessus. » Une description concise mais efficace du composé par un de ces sages à casquette Nike comme il y en avait tant à l'époque. Cette époque qui en a vu d'autres, comme la création d'un groupe de « scientifiques » de quatrième, qui passaient leurs récréés à taper sur la tête d'un sixième, en attendant patiemment que la perte de neurone due aux chocs prenne assez d'ampleur pour se traduire d'un point de vue macroscopique. De toute façon, qui aurait vu la

différence...

En grandissant, notre perception de l'acide a grandi avec nous. Nous sommes tous passés par ce que j'aime à appeler la Grande Désillusion : ce TP de chimie mémorable où vous avez enfin la chance de manipuler ledit acide, et où, dans un mélange homogène de frayeur et d'excitation, vous dévissez le bouchon du facon étiqueté HCl. « HCl. Ça sonne bien gentil, comme ça, mais je sais qui tu es vraiment. A nous deux, mon mignon. » Votre camarade de binôme est, pour le coup, bien plus effrayé qu'excité, parce que c'est lui qui tient le bécher, et une allergie cutanée au latex l'empêche de mettre des gants (ça l'empêche de mettre autre chose aussi, mais passons). Et ce qui devait arriver arrive : vous en versez plus ou moins involontairement sur le dos de sa main, satisfaisant par là-même une curiosité qui ronge votre inconscient. « Hé, fais attention ! » Vous gardez l'oeil sur la peau irritée, à la fois soulagé et déçu de ne pas voir à travers. Dans les couloirs, vous prenez le sage à la casquette Nike par le col et lui demandez des explications. Au passage, lui aussi a grandi, et a par conséquent troqué sa casquette pour un béret. Il se récrie que c'est une question de dilution, ce qui ne vous empêche pas de lui mettre une bonne tarte (attendez, il porte un béret quand même).

C'est ça, aussi, l'acidité de l'existence. On prend plaisir à donner des gifles, mais on s'en prend parfois plein la gueule (dans la chaîne « alimentaire » qui régissait la vie lycéenne, j'étais un fragile herbivore et le béret une plante, donc je ne le ratais pas). Si l'acide a épargné nos mains, c'est bien pour qu'on puisse s'en servir. Des réactions chimiques qui, à défaut de faire rougir le papier pH, nous laissent de jolies traces de doigts sur la figure.

Ayoub

Sur le chevalet repose le linceul, éparses, quelques feuilles
Au premier plan de cette composition, un homme en deuil
Enfin, le pénultième protagoniste, gît au sol, c'est notre futur cadavre
Le regard de notre premier plan s'attarde sur ce havre.

L'oeil est fixe, pour le lire, acceptons de s'y noyer,
Ceci fait, on peut alors tenter d'en suivre les inflexions, et par là même,
[les réflexions troublées :

Figier cet homme, sa douceur, celle de celui qui se sait condamné, qui erre
Réifier cet esprit, ce corps... Non ! ce n'est après tout, qu'un petit bout
[de chair.

Un piccolo pezzo che devo sistemare, il me faut en finir !
Mais cessez donc, je n'y puis rien, il se doit de mourir !
Ballando colla Cosa Nostra, l'issue non puo essere diversa !

Je m'approche, ma main est sûre,
Mon coeur, je le sais, n'a jamais été pur
Plus que quelques secondes et le liquide parcourra son corps,
Caressera son torse, son ventre, imbibera ses pores.

Mais qu'ouï-je, qu'est ce que ce son ?
Serai-ce finalement la divine, l'expectée punition ?
Sa matérialiserait-elle sous la forme d'empêcheurs d'occire en rond ?

L'acide déjà ronge son regard, ses lèvres, son coeur
Il était, il est ; adesso il se meurt
Il ne peut déjà plus embrasser, étreindre
Une vie qui, purtroppo ne pouvait que s'éteindre.

Il se décompose, là, sous mes yeux
Aucun remord pourtant ne me meut
La rumeur de l'inconnu s'estompe, peu à peu
Il est mort, un travail d'un quart d'heure, qui dit mieux ?

Ninon

La nuit venue ça luit les rues Paris est nue
Une pâle station n'est pas tout sans nous prêter ça
Ca c'est cette sueur chatoyée par le sang mue
Y trouveras-tu ce que l'on veut trouver là?

Tu cours tu voles sur le pavé des avenues
Luciole petite Luciole lèves les yeux que vois-tu?
Le bruit de tes pas sur du dur et du froid
C'est moi là-haut qui crève dans le ciel

~~Mais~~ mes mains sont des diamants

Et mes reins et ma bouche et mes yeux le sont également
Luciole petite Luciole tu vas trop vite comme une cigarette
Arrête-toi écrase-toi écoute-moi Luciolette!
Vous causez tous pareillement

Mon sang : je le sens
Je vous vois fourmis sur la Terre tout est plus vif si vite
Mes sens sont des éventails dans tout les sens plus jamais
Je ressentirai
Partie trop loin presque morte
Ta lueur petit point de suture tu fais peur

Je m'en fous au présent à présent
C'est moi la grande compositeur
Arrête-toi écrase-toi, attends-moi Luciolette!

Ael

Pluies Acides

L'entreprise est une personne fictive, qui évolue avec ses confrères par le biais d'un environnement pondut par notre imagination. L'entreprise qui est une personne morale en droit, est composé d'êtres humains qui lui donnent vie à chaque fois qu'ils se lèvent pour se rendre au travail. Qu'il soit apprécié ou non, ils n'ont pas toujours conscience du jeux de rôle auquel ils se prêtent pour la compétitivité de leur équipe. Parfois, le travail rapporte plus de reconnaissance personnelle qu'une vie privée reléguée au second rang, et l'accoutumance peut vite s'en emparer lorsqu'on y trouve son compte.

Alors je compare les accros du travail, aux drogués de jeux vidéo où il faut y passer beaucoup d'heures pour être le meilleur. Ce mot n'étant qu'une question de point de vue composé de paliers insuffisants pour s'en satisfaire, il n'est pas étonnant que certains se suicide lorsqu'ils comprennent qu'ils ne pourraient plus

redescendre. Un phénomène qui en se développant, fera sourire les sceptiques vis à vis du bonheur que procure l'argent.

JA

Sulfurique

Terrain brûlant me donne envie d'y plonger mon Effroi ; d'en humer les parfums moroses qui m'habitent, m'épinent, font fleurir en mon être les ronces et l'ortie. Versant ses laves en mon avalanche, ou avalant la mienne au profond de ses hanches, las, hideux, cynique ! j'aime ton élixir dissoudre sous mes lèvres. Le Styx ? J'y boirais bien encore ! Me noyer des ténèbres de cet au-delà, assis! debout! ou plutôt allongé : je m'enterrais bien au fond de ton volcan - dégorgeant un vomi plus aigre que des tripes.

Anonyme

Jettant son être à la pointe du stylo,
Au nom de l'humanité,
Sans aucune autre arme que les mots,
C'était pour les sauver qu'il écrivait.

Jusqu'à ce que, trop sarcastique, sa plume trop acérée,
Et l'encre si noire se répandant comme un poison,
Désagrègent devant lui son unique moyen de pression,
Les phrases refusant de s'inscrire à jamais sur le papier.

C'est la débâcle, il écrit, elle s'envolent
Laisant derrière elles le vide et la ruine.
Trop cynique, il a détruit par son propre venin
Tout moyen de parvenir à sa fin.

S'il n'a plus de papier, il peut graver sa propre chair,
Composer des strophes, faire rimer des vers,
Au prix de son seul anéantissement.

L'acidité de sa haine le rongera lentement.

L.C.

LES ARTICLES

Saviez-vous que Paul Fort, à l'instar de Verlaine, ou de Mallarmé, se vit lui aussi décerner un jour le titre désuet mais tout de même flatteur de « prince des poètes » ? Non, bien sûr... Savez-vous seulement qui est Paul Fort ? Attention, je ne critique pas. Loin de moi de vouloir vous emmerder avec des propos prétentieux, condescendants. Bien sûr, moi, je sais qui est Paul Fort, et je l'ai lu. Mais ce n'est pas parce que j'ai la science infuse, ni parce que je suis plus malin que vous, non ; j'ai lu Paul Fort parce que j'ai eu la chance de le lire. Ca se résume à ça, parfois, la lecture : Un peu de chance. Ce n'est même pas moi qui en ai eu l'idée. Je devais avoir sept ou huit ans, je ne sais plus mais ça n'a guère d'importance, et c'est mon père qui m'a foutu le bouquin dans les mains en me disant : « Il faut que tu lises ça. » Alors, vous voyez, je n'ai aucun mérite.

Vous me direz : « Pourquoi tu nous racontes ça ? » C'est vrai, ça, pourquoi je vous raconte ça ?... J'y suis. Vous avez entre les mains le premier numéro de *LaCoquilne*. Comme je vous l'ai fait savoir dans mon Post-scriptum, le(s) thème(s) de ce numéro-là ne m'emballaient pas des masses. Pourtant, pas question de ne rien publier dans ce numéro fondateur, non de non. Alors je me suis engagé à écrire un article. Vrai, un article court, mais sympa, sur mes lectures du moment ou mes lectures de toujours. J'ai tourné en rond. J'aurais voulu vous parler de Cavanna, je n'ai pas su le faire. De Queneau : d'autres l'ont fait bien souvent, et avec plus de connaissances. Alors voilà : Paul Fort. Pourquoi Paul Fort et pas un autre ? Je viens de vous le dire, ou du moins j'ai essayé de vous le faire comprendre : C'est avec Fort que j'ai découvert la poésie. Sérieux. Avec « La Ronde », « Le Petit Cheval Blanc », et tutti quanti. Formidable, Paul Fort. J'ai aimé dès la première lecture. Je l'ai relu, re-relu, etc. Je le relis encore aujourd'hui. Puis, plus tard, je me suis rendu compte que Brassens l'avait chanté, le poète. « La Marine », « Comme hier », « Si le bon Dieu l'avait voulu... » Vous avez déjà du les entendre, celles-ci. Eh ben, c'est de Paul Fort, oui ! Je ne sais pas faire des éloges, mais croyez-moi : Si j'en parle ainsi, c'est qu'il m'a été une rencontre extraordinaire.

Le problème des poètes, c'est qu'ils s'oublient facilement. Comme ça, sans crier garde. Il suffit d'une foutu époque, où l'on trouve de bien mauvaises surprises dans les rayons Poésie des librairies (j'en suis encore tout retourné), pour que des bons gars comme Paul Fort soient boudés, mis en purgatoire. Les gens me demandent qui est ce Paul Fort dont je vante les poèmes. On me dit : « Inconnu au bataillon, c'te bougre-là. » Paul Fort est en cage, au piquet, comme vous voudrez. On l'a mis là en attendant de trouver quoi en faire, sans trop savoir pourquoi. Et le pire : On ne le lit plus, ou alors en cachette, et l'on ne sait même plus trop ce qu'il a bien pu écrire. Il coule tout seul des jours bien tristes dans ce fichu purgatoire des poètes. C'est une honte. Il y fait froid, il y fait moche, il y fait con ; ce n'est pas là la place d'un grand poète ! Alors, sans rire. Lisez Paul Fort. Ne me demandez plus qui est ce type dont je parle à plaisir lorsque je parle poésie. Ne me dites plus : « Si je connais pas, c'est que c'est pas connu... » Et faites-le circuler, faites-le lire, faites-le aimer. Libérez le poète de sa foutu cage !

J'aurais peut-être du vous parler davantage de sa poésie. Ce qu'il raconte. La façon dont il écrit. Bah, vous vous en rendrez bien compte si vous le lisez. D'ailleurs, je n'aime pas faire des critiques littéraires. Cela vous semblera pour le moins étrange de ma part, moi qui contribue à cette revue et qui la veut littéraire. C'est comme ça. Un bouquin me plaît ou il ne me plaît pas. Pour résumer, cependant, je dirais que j'y trouve, moi (mais ma lecture ne sera pas nécessairement la vôtre, heureusement d'ailleurs), une infinie tendresse. Une certaine naïveté, peut-être aussi, qui fait sans doute son défaut, mais elle n'est jamais sottie pour autant. Paul Fort s'attache, et c'est à juste titre, à parler de choses banales, mais jolies, terre-à-terre, mais tendres. D'un petit cheval qui tire courageusement sa charrette aux enfants qui se donnent la main. Ça ne mange pas de pain, ça ne pète pas plus haut que son cul, mais c'est touchant, c'est beau. Et ça me suffit. Vous voulez en savoir plus ? Lisez-le. Vous ne le voulez pas ? Foutez-moi la paix.

J.L.

C'est une tâche difficile que de commencer à écrire. Il faut faire face à la possibilité du ridicule, et à sa peur. Et pourquoi prendre

tant de risques alors qu'on sait déjà ce qu'on veut dire ? La pensée ne doit pas nécessairement être communiquée... Mais je ne crois pas que j'écris dans le seul but de faire lire mon texte aux autres. Ainsi parfois ce passage à l'ordre public, et en ce qui me concerne d'un public moindre, se révèle être une véritable épreuve, un sacrifice même, en tant que ce que j'ai écrit demeurera par là en partie figé, par une opération de la mémoire de mes lecteurs. Un texte, qu'il reste secret ou non, prend vie à partir du moment où les lettres s'inscrivent sur le papier ; la lecture n'en est que la consécration. Et c'est déjà pas mal. Sans avoir besoin d'être des sommités intellectuelles, c'est ceux qui liront qui décideront de la littérarité de ce que je leur soumetts. Je ne peux pas, envers et contre tout le monde, décréter qu'une note griffonnée dans une marge est un poème, ni que chacune de mes pensées est une partie d'un système philosophique en construction. Quand ces idées auront été reliées entre elles, quand ces quelques rimes s'épanouiront au sein d'un travail abouti, alors peut-être que je pourrais revendiquer la qualité de ma production, et j'ai envie d'ajouter "éventuellement", car il a de nombreuses restrictions...

Qui décide donc réellement de tout cela ? Quand est-ce que les pages deviennent un livre ? Sûrement pas les éditeurs, pas aujourd'hui. Si ce qui a le statut de livre plaît à la masse, tout ce qui plaît à cette masse n'est pas forcément un livre et tout ce qui est livre ne plaît pas forcément à la masse. Mais je n'ai pas l'intention de résoudre cette question en quelques lignes, et ce n'est d'ailleurs pas mon propos. En attendant je suggère que chacun estime ce qu'il lit en fonction de ses propres goûts, pour faire simple, qu'il ose aimer, ou ne pas aimer mais que ce soit en tant qu'individu auquel les décisions appartiennent. Bref.

J'écris à moitié pour l'instant. Je tourne autour du pot. Je retarde sans limite le moment où je devrais vomir mes entrailles et les rendre présentables à tout lecteur potentiel. Qui a dit que l'on ne pouvait pas écrire une oeuvre finie à vingt ans ? Je me lance le défi et, pour le corser légèrement, je ne vais me fixer aucun but, aucune contrainte comme celle de décider par avance de la forme du texte. Ainsi, je vais commencer de nombreuses histoires, sûrement ne pas les finir, s'il faut un dénuement pour qu'il y ait une fin, passer à des réflexions purement "réelles", dépourvues de toute fiction qui les étayeraient et ne concernant pas un sujet pré-établi, sauf peut-être celui-ci : un jaillissement, une impulsion de vie dans sa forme la plus pure. Et

tant pis si nos vies sont différentes.
Je me lance.

L.C.

LE FEUILLETON

Voici le début d'une histoire proposé par un collaborateur... A vous de nous proposer une suite que nous publierons dans le prochain numéro !

Un long couloir et quelques néons accompagnent une jeune femme dans la pâle obscurité du bâtiment. Sa démarche détendue s'oppose au manque de lumière, austère et froid, en la dirigeant vers une porte un peu plus loin.

De long cheveux bouclés accentuent la finesse de son visage, peu soutenus par ses vêtements ; un vieux jean décousu et un débardeur au mieux banal peinent à suivre la nonchalance de son déhanché.

Elle ne prend pas le temps de lire :

"Docteur Steinhauser
département de Chimie"

avant d'ouvrir cette porte, mal escortée par les sauts de lumière et le crépitement des néons, assourdissant. Un bureau simple mais fonctionnel se présente alors, humble devant ce tableau d'ardoise noire sur sa droite, arborant fièrement diverses formules et symboles inaccessibles aux néophytes. Un homme d'une cinquantaine d'années, aux petites lunettes rondes, et plutôt élégant s'étonna de la brusque entrée de cette jeune femme si négligée.

"- Vous êtes l'étudiante de M. Hermer n'est ce pas ?

- Elle-même, en quoi puis-je vous être utile ?

- J'ai contacté mon collègue afin d'avoir un peu de soutien sur le plan théorique, je bloque sur les équations régissant la cinétique d'un composé d'acide, il m'a alors recommandé tes talents.

- Je vais faire de mon mieux afin de ne pas vous décevoir, professeur."

Ils échangèrent alors quelques phrases, dans un jargon aussi peu audible que le tableau était lisible, avant de se quitter. Un premier contact chaleureux au vu de l'humidité lourde et pesante des bunkers de Paris.

A.B.